Philosophie du langage et de la connaissance

M. Jacques Bouveresse, professeur

A. Cours

L'intitulé du cours de cette année était « Kurt Gödel : mathématiques, logique et philosophie ». La publication des *Collected Works* de Gödel, qui s'est achevée avec la parution, en 2003, des volumes IV et V de la correspondance, a été saluée par tous les commentateurs comme un événement majeur. Même si les utilisations les plus aberrantes des résultats de Gödel continuent à avoir cours et les légendes les plus absurdes à circuler au sujet de leur auteur, on dispose aujourd'hui, en principe, de tous les éléments nécessaires pour se faire une idée précise à la fois de la contribution déterminante qu'il a apportée à l'histoire de la logique et du genre d'homme qu'il était. Grâce notamment aux travaux de Hao Wang et à la publication, en 1997, de la première biographie de Gödel par John W. Dawson, Jr. (*Logical Dilemmas, The Life and Work of Kurt Gödel*), le brouillard qui a entouré pendant longtemps la personnalité et la vie de celui qui est considéré généralement comme le plus grand logicien du vingtième siècle et même parfois comme le plus grand logicien qui ait existé depuis Aristote avait déjà commencé à se dissiper largement. La publication de la correspondance arrive à point nommé à la fois pour compléter l'image que l'on pouvait avoir de lui et pour éclairer certains aspects et certains épisodes particulièrement importants de l'histoire de la logique et de la philosophie du vingtième siècle. Elle comporte des renseignements tout à fait précieux sur des questions à la fois techniques et philosophiques comme celles qui ont trait au finitisme, au constructivisme, à la théorie de la démonstration, à la théorie des modèles, à la théorie de la récursion ou à la théorie des ensembles. Mais elle apporte également des informations du plus haut intérêt sur d'autres sujets auxquels s'est intéressé également Gödel, comme la physique, la cosmologie, la philosophie générale et la théologie.

En ce qui concerne la contribution qu'il a apportée à la philosophie, il ne peut y avoir aujourd'hui aucun doute sur le fait qu'il mérite d'être considéré comme un authentique philosophe et comme un des penseurs philosophiques importants du vingtième siècle. Mais son rapport à la discipline a été marqué d'un bout à l'autre par la combinaison de deux éléments à la fois très caractéristiques et très déconcertants : 1) la tendance à avoir des convictions fermes et des opinions très tranchées, le plus souvent assez hétérodoxes, et 2) une répugnance extrême à les exprimer publiquement (Gödel, qui redoutait par-dessus tout de se trouver impliqué dans des polémiques quelconques, n'a commencé à le faire que de façon tardive et en procédant, à chaque fois, avec la plus extrême prudence). Il était persuadé d'avoir, sur un bon nombre de sujets, des opinions tout à fait contraires à celles de l'époque et, pour cette raison, à peu près irrecevables. Mais il faut remarquer que, quand il parle de son éloignement par rapport au *Zeitgeist*, il a parfois tendance à se représenter celui-ci comme s'il était resté à peu près identique à ce qu'il a connu à Vienne au début des années trente. Il n'est généralement pas facile de déterminer la part d'exagération, voire même peut-être de paranoïa, que peuvent comporter les appréciations qu'il formule sur le genre d'orthodoxie ou d'idéologie dominante auquel il lui a fallu s'opposer. Mais il est incontestable que, dans un certain nombre de cas caractéristiques, les progrès essentiels qu'il est parvenu à réaliser sont liés au fait qu'il a adopté spontanément et utilisé en quelque sorte « naïvement » une perspective philosophique à l'égard de laquelle la communauté des logiciens entretenait la plupart du temps des réticences vigoureuses et de solides préjugés.

Kreisel indique que Gödel affichait volontiers sa considération pour ce que l'on peut appeler la « sagesse des anciens », la « sagesse des anciens » pouvant peut-être, en l'occurrence, être remplacée simplement par les « idées naïves ». Le refrain favori de Gödel était que, s'il avait pu avoir autant de succès avec des idées de cette sorte (cela pourrait s'appeler l'art de faire une révolution à partir d'idées tout à fait familières et anciennes), on peut s'attendre à réaliser des merveilles en essayant avec encore plus d'énergie et de constance. Kreisel note que la considération pour la sagesse des anciens incluait, chez Gödel, un intérêt pour les fantômes, les démons, les divinités, etc. D'après ce que dit sa femme, il avait lu un bon nombre de livres sur les démons quand il était à Vienne et, aussi surprenant que cela puisse paraître, la démonologie est un des sujets auxquels il s'est intéressé tout au long de sa vie. La question des relations exactes qu'il a entretenues avec la religion (c'est encore un des points sur lesquels il était en désaccord total avec ce qu'il croyait être la tendance dominante de l'époque) est évidemment d'un intérêt nettement plus grand.

À première vue, la signification philosophique des résultats les plus révolutionnaires qui ont été obtenus par Gödel dans le domaine de la logique est suffisamment perceptible, pour ceux qui sont capables de les regarder, et elle ne devrait pas prêter à confusion. Il s'est exprimé lui-même sur ce point, avec une clarté, une précision et une sobriété particulières, dans une lettre à Leon Rappaport du 2 août 1962 :

« Rien n'a changé dernièrement dans mes résultats ou dans leurs conséquences philosophiques, mais il se peut que certaines conceptions erronées aient été écartées ou affaiblies. Mes théorèmes montrent uniquement que la *mécanisation* des mathématiques, autrement dit, l'élimination de l'*esprit* et des entités *abstraites*, est impossible, si l'on veut avoir des fondements et un système satisfaisants pour les mathématiques.

Je n'ai pas démontré qu'il existe des questions mathématiques indécidables pour l'esprit humain, mais seulement qu'il n'y a pas de *machine* (ou de *formalisme aveugle*) qui puisse décider toutes les questions de théorie des nombres (même d'une certaine espèce très spéciale).

De même, il ne résulte pas de mes théorèmes qu'il n'y a pas de démonstrations de *consistance* convaincantes pour les formalismes mathématiques usuels, en dépit du fait que les démonstrations de cette sorte doivent utiliser des modes de raisonnement qui ne sont pas contenus dans ces formalismes. Ce qui est pratiquement certain est qu'il n'y a pas, pour les formalismes classiques, de démonstrations de consistance *combinatoires* concluantes (du genre de celles que Hilbert espérait donner), c'est-à-dire, pas de démonstrations de consistance qui utilisent uniquement des concepts faisant référence à des combinaisons finies de symboles et ne se référant pas à une totalité infinie quelconque de combinaisons de cette sorte.

J'ai publié dernièrement (cf. *Dialectica*, vol. 12 (1958), p. 280) une démonstration de consistance pour la théorie des nombres qui probablement, pour de nombreux mathématiciens, est exactement aussi convaincante que le serait une démonstration de consistance combinatoire, mais utilise cependant certains concepts abstraits (au sens expliqué dans cet article). »

Quand le théorème de Gödel, qui est d'abord un résultat technique, est présenté de cette façon sobre et typiquement « déflationniste », on est obligé de se demander comment il a pu acquérir — probablement plus, du reste, dans la culture littéraire et philosophique que dans la culture mathématique proprement dite de notre époque, qu'il n'a que très peu affectée — le statut d'un événement de première importance et donner lieu à un nombre aussi grand de mésinterprétations de toutes sortes, de transpositions hasardeuses, d'extensions absurdes et d'utilisations aberrantes. Comment un résultat en principe strictement mathématique peut-il se transformer en un événement culturel déterminant, dont la signification donne l'impression de pouvoir être comparée plus ou moins à celle d'un cataclysme intellectuel du genre de celui qui est censé avoir été provoqué, chez les Grecs, par la découverte des nombres irrationnels ? C'est en grande partie à essayer de donner une réponse ou, en tout cas, un commencement de réponse à cette question qu'a été consacré le cours de cette année. Autrement dit, on s'est efforcé avant tout de donner une idée un peu plus exacte qu'on ne le fait la plupart du temps de ce que Gödel a *réellement* démontré, des conditions dans lesquelles il a été amené à le faire et de ce que ses résultats ont véritablement changé, pour la logique et également, dans une certaine mesure, pour la philosophie des mathématiques et la philosophie tout court.

Une bonne partie du travail a donc consisté à expliciter les attentes par rapport auxquelles le résultat de Gödel ne pouvait manquer d'apparaître comme surprenant et révolutionnaire. Gödel lui-même, il faut le remarquer, ne semble pas avoir considéré que la démonstration de ses deux résultats d'incomplétude constituait un exploit remarquable ou comportait quoi que ce soit d'extraordinaire. Il pensait plutôt qu'ils auraient pu aussi bien être démontrés un peu plus tôt ou un peu plus tard par quelqu'un d'autre. Mais, même si ses premières découvertes ne comportaient probablement rien de véritablement inattendu pour lui, ce n'est généralement pas du tout de cette façon qu'elles ont été ressenties par la communauté des logiciens et des mathématiciens.

Quelles raisons avait-on, à l'époque, de se méfier à ce point de l'idée de vérité mathématique, au sens usuel, et de croire à la possibilité de la remplacer par celle de démontrabilité formelle ? Et pourquoi Gödel, qui, bien avant d'avoir réussi à donner un exemple de proposition mathématique vraie qui n'est cependant pas démontrable (ni réfutable) était convaincu qu'on ne peut pas identifier l'une à l'autre la notion de vérité mathématique et celle de démontrabilité formelle, avait-il au départ, à l'égard de la première une attitude aussi différente de celle de la plupart de ses contemporains ? Le lecteur de ses deux premiers mémoires, dans lesquels il démontre respectivement la complétude sémantique du calcul des prédicats du premier ordre et l'incomplétude syntaxique de l'arithmétique formelle, peut se rendre compte au premier coup d'œil qu'il utilise dans le premier la notion de validité d'une formule logique et dans le deuxième celle de vérité d'une formule arithmétique, en les tenant à peu près pour acquises, autrement dit, sans se croire obligé d'en donner une définition précise ou une analyse philosophique savante et de se poser les questions habituelles sur la légitimité de notions de cette sorte, aussi suspectes qu'elles puissent sembler à l'époque, en tout cas pour les défenseurs du point de vue formaliste-positiviste.

Il est remarquable que même la notion de vérité dans une structure donnée, qui intervient de façon centrale dans la définition de la satisfiabilité ou de la validité ne soit analysée nulle part dans la thèse de Gödel ni dans la version qui en a été publiée. Quand Wang lui a demandé ce qui distinguait réellement sa contribution de celle de Skolem sur le problème de la complétude de la logique du premier ordre, étant donné que, de l'aveu de Gödel lui-même, la démonstration de complétude était déjà virtuellement contenue dans un mémoire bien connu de Skolem, Gödel a répondu que, s'il avait pu démontrer réellement la complétude, c'est justement parce qu'il avait un point de vue philosophique et épistémologique bien différent de celui de Skolem et même diamétralement opposé au sien. Gödel était d'avis que, pour ce qui concerne ce qu'il appelle « le caractère transfini de la question de la complétude », Skolem « a essayé de l'*éliminer*, au lieu d'y répondre, en utilisant pour cette fin une nouvelle définition de la conséquence logique dont l'idée était exactement d'*éviter* le concept de vérité mathématique ».

Comme l'a souligné Kreisel, il est inutile, même si c'est ce qu'on fait souvent, de chercher dans l'œuvre de Gödel les germes de constructions mathématiques exceptionnellement nouvelles ou de distinctions subtiles dont on n'avait jamais entendu parler auparavant. Ce qui était nécessaire pour parvenir à ses premières découvertes « était seulement l'attention à certaines distinctions (philosophiques) tout à fait communes, dans le cas de son résultat le plus fameux : entre la vérité arithmétique d'un côté et la dérivabilité par des règles formelles (données quelconques) de l'autre. Loin d'être gêné par le fait d'obtenir en quelque sorte quelque chose pour rien, il considérait ses premiers succès comme des cas "spéciaux" d'un schéma général fécond, mais négligé ». Effectivement, Gödel a tendance à trouver exemplaires et à rechercher particulièrement les situations dans lesquelles on a le choix entre une solution obtenue à l'aide de l'analyse philosophique et de mathématiques faciles, et une solution qui dépend de constructions, mathématiques ou autres, compliquées et subtiles. Kreisel a raison de souligner que Gödel s'est efforcé de trouver d'autres domaines de la connaissance dans lesquels le genre d'analyse qu'il avait utilisé au départ pourrait être appliqué avec succès, y compris dans les sciences de la nature. (N'est-ce pas, après tout, une analyse de cette sorte qui a été utilisée par Einstein dans ce qui a été considéré pendant longtemps comme un idéal de la science théorique ?)

On a essayé cette année de combiner de la façon la plus harmonieuse possible l'aspect biographique et personnel avec l'aspect proprement théorique et conceptuel des problèmes. Il était indispensable de commencer par donner un certain nombre d'informations sur la vie et la personnalité de Gödel. On s'en est tenu, pour cette année, à sa période « européenne », celle qui se situe entre sa naissance à Brünn (aujourd'hui Brno), en 1906, dans un cadre qui est celui de la double monarchie austro-hongroise, et son départ définitif pour les États-Unis, en 1940. Gödel n'est jamais revenu par la suite dans son pays d'origine et il a manifesté une tendance caractéristique à idéaliser considérablement les USA et à considérer, au contraire, l'Autriche, et en particulier la *Schlamperei* autrichienne, comme un des exemples de ce qui peut être imaginé de pire. On s'est étendu de façon plus longue qu'on ne le fait d'ordinaire sur son enfance et ses années de formation à Brünn, ses études de physique et de mathématiques à l'Université de Vienne, les conditions dans lesquelles a été entreprise, sous la direction de Hans Hahn, la rédaction de sa thèse de doctorat et de sa thèse d'habilitation (dans lesquelles sont démontrés ses deux premiers résultats importants), l'histoire de ses relations avec le Cercle de Vienne, dont il s'est éloigné de plus en plus pour se rapprocher de la position dissidente occupée par Karl Menger et son *Mathematisches Kolloquium*, et ses premiers contacts avec les États-Unis. Une question intéressante et à laquelle il est difficile de donner une réponse catégorique est de savoir s'il a réellement défendu dès cette époque-là les conceptions platoniciennes fortes qu'il n'a explicitées que beaucoup plus tard, en les présentant comme si elles avaient toujours été les siennes. Ce qui est certain est que, bien qu'il soit cité dans le Manifeste du Cercle de Vienne, *Wissenschaftliche Weltauffassung* (1929) au nombre des représentants de la jeune génération (il n'était encore, à cette époque-là, qu'un simple étudiant de doctorat exceptionnellement brillant) qui appartiennent au Cercle, il était loin de partager les convictions de ses membres les plus engagés, aussi bien du point de vue politique (il était, semble-t-il, relativement conservateur et, pour l'essentiel, apolitique) que du point de vue philosophique (il n'éprouvait manifestement aucune sympathie pour le programme antimétaphysique du Cercle).

Pour ce qui concerne l'aspect théorique et philosophique, on s'est interrogé essentiellement sur les conditions dans lesquelles a émergé le problème de la complétude et les raisons pour lesquelles il a mis autant de temps à être formulé clairement et a pu être résolu aussi vite par Gödel une fois qu'il l'a été (la question est exprimée pour la première fois explicitement dans les *Grundzüge der theoretischen Logik* de Hilbert et Ackermann, en 1928, et la solution est donnée par Gödel l'année suivante). Si la complétude de la logique du premier ordre était une chose attendue, l'incomplétude de l'arithmétique formelle du premier ordre, en revanche, ne l'était sûrement pas. Et on peut se demander si la situation n'aurait pas pu (et peut-être dû) aussi bien être exactement inverse. Pourquoi était-on convaincu à ce point qu'il doit pouvoir exister un système formel syntaxiquement complet (c'est-à-dire, tel que, pour toute proposition arithmétique p exprimable dans le système, p est démontrable ou non-p l'est) pour l'arithmétique ? On sait, depuis le mémoire fameux de Turing (1937), que, si un système formel est syntaxiquement complet, il est décidable (autrement dit, il existe pour lui une méthode de décision qui, en un nombre de fini d'étapes et par des procédures spécifiées d'avance, permet d'aboutir à une démonstration de p ou de sa négation). Or, puisque l'existence d'une méthode de décision aurait impliqué le risque d'une sorte de trivialisation plus ou moins complète des mathématiques, personne à l'époque ne semble avoir pensé sérieusement que les mathématiques, ou même simplement l'arithmétique, pourraient être décidables. On aurait été évidemment moins enclin à attendre la complétude syntaxique si on avait été conscient du fait qu'elle implique la décidabilité. Mais c'est un fait que la décidabilité est considérée le plus souvent, à cette époque-là, comme une propriété plus forte que la complétude syntaxique.

Hintikka (*The Principles of Mathematics Revisited*, 1996) parle des « complexités de la complétude » et il distingue quatre notions différentes de complétude : la complétude descriptive, la complétude sémantique, la complétude déductive et une notion de complétude qui peut être appelée « hilbertienne », en référence à l'usage qui en est fait par Hilbert dans les *Grundlagen der Geometrie* (1899) (cette dernière notion a des relations assez étroites, que l'on a examinées d'un peu près, avec le concept husserlien de « Definitheit »). On pourrait probablement distinguer encore d'autres usages, heureux ou malheureux, de la notion de complétude. On s'est intéressé aux nombreuses incertitudes qui affectent la signification du mot « complétude » et les relations de la complétude avec d'autres propriétés des systèmes formels, en particulier celle de catégoricité (isomorphisme de tous les modèles). (Weyl, par exemple, identifie à un moment donné la complétude syntaxique avec la catégoricité.) Un inédit de Carnap qui date de 1928 et qui a été publié récemment (2000), « Untersuchungen zur allgemeinen Axiomatik », permet de se faire une idée assez précise de ce que pouvait être la situation au moment où Gödel est entré en scène et de la façon dont elle s'est clarifiée dans les années suivantes, grâce à Gödel, Tarski et d'autres.

Hintikka a insisté sur la nécessité de distinguer soigneusement, quand on s'interroge sur la signification du théorème de Gödel, deux notions de complétude très différentes et qui n'ont pas du tout la même importance : la complétude descriptive et la complétude déductive. La notion de complétude qui est réellement importante est, selon lui, celle de complétude descriptive, qui correspond à la capacité qu'a la théorie de sélectionner réellement les modèles auxquels on songeait en la construisant. La complétude descriptive d'une théorie non logique T signifie que les modèles de T comprennent uniquement les modèles que l'on a en vue. S'il n'y a qu'un seul modèle de cette sorte, déterminé à un isomorphisme près, la complétude descriptive signifie la même chose que la catégoricité. La complétude descriptive est ce que recherchaient aussi bien Euclide que Hilbert dans leurs axiomatisations de la géométrie. Et c'est aussi elle que l'on cherche quand on essaie d'axiomatiser une certaine théorie physique. En ce qui concerne le cas de l'arithmétique et de la théorie des ensembles, qui sont des théories pour lesquelles on a en vue un modèle bien déterminé (la suite des entiers naturels dans le premier cas, l'univers des ensembles dans le deuxième), la situation à laquelle on s'est heurté à un moment donné peut être décrite, de façon imagée, en disant que les modèles que l'on obtient pour l'arithmétique se révèlent être « trop grands », alors que ceux que l'on obtient pour la théorie des ensembles se révèlent être « trop petits ».

Mais ce qui est en question ici est uniquement la complétude descriptive des systèmes d'axiomes concernés. Or le résultat de Gödel ne concerne, pour sa part, que la question de la complétude déductive de l'arithmétique et n'a aucune incidence directe sur la question de la complétude descriptive. Ce que Gödel a établi est, dans le langage de Hintikka, l'incomplétude déductive de l'arithmétique élémentaire : en termes techniques, le fait qu'il n'y a pas d'énumération récursive des propositions vraies de l'arithmétique élémentaire qui puisse être fournie par une axiomatisation de la logique sous-jacente. Autrement dit, étant donné une axiomatisation consistante T de l'arithmétique élémentaire et une logique L explicitement axiomatisée, il ne sera jamais possible de démontrer (à savoir, de démontrer à partir de T à l'aide de la logique L) S ou $-S$ pour n'importe quelle proposition S exprimable dans le langage de l'arithmétique élémentaire.

Or la complétude déductive a trait essentiellement à la possibilité de dériver des théorèmes à partir des axiomes à l'intérieur de la théorie. Si elle existe, elle signifie qu'il existe un algorithme qui permet de séparer ce qui est vrai et ce qui est faux dans ce qui peut être dit à propos des modèles de la théorie. Si l'arithmétique élémentaire s'était avérée complète dans ce sens-là, le problème de la vérité et de la fausseté de ses propositions aurait pu être traité et réglé de façon purement computationnelle. Mais ce n'est pas la seule forme de complétude qui compte et le fait qu'il n'existe pas d'algorithme permettant de séparer les propositions vraies des propositions fausses dans une théorie ne signifie évidemment pas que la théorie comporte des propositions qui ne sont ni vraies ni fausses. C'est un point sur lequel il faut insister, parce qu'au nombre des absurdités qu'on entend proférer assez souvent à propos du théorème de Gödel figure l'idée qu'il aurait été démontré que même une discipline comme l'arithmétique peut comporter des propositions qui ne sont ni vraies ni fausses. En réalité, la proposition indécidable de Gödel est vraie et peut être reconnue comme telle par une argumentation métamathématique, bien qu'elle ne soit ni démontrable ni réfutable.

C'est sur cette tentative de clarification de certaines des obscurités et des confusions les plus typiques qui règnent à l'époque (et parfois encore aujourd'hui) à propos de la notion de « complétude » que s'est achevé le cours de l'année 2003-2004 et c'est à cet endroit-là que le travail sur Gödel sera repris l'année prochaine. On commencera par essayer de caractériser exactement ce que l'attitude et la méthode de Gödel ont comporté de réellement nouveau et même révolutionnaire.

B. Séminaire

On a repris, dans le séminaire, le travail sur « Temps, récit et fiction » au point où on l'avait laissé l'année dernière. La première question qui a été discutée est celle de l'existence ou de la non-existence de critères (ou en tout cas d'indices) de fictionnalité qui seraient suffisants pour permettre de décider si une œuvre donnée appartient à la catégorie du récit fictionnel ou à celle du récit référentiel. Käte Hamburger soutient qu'il existe des indices de fictionnalité qui sont de nature purement logico-linguistique, tout en admettant que des récits qui appartiennent indiscutablement à la catégorie de la narration factuelle peuvent aussi utiliser à l'occasion des procédés qui sont en principe réservés à la fiction. On a confronté, sur ce point, sa conception dualiste à la conception, qui peut être qualifiée de gradualiste et sceptique, de Genette. Genette est en désaccord avec l'affirmation de Käte Hamburger selon laquelle le récit romanesque à la première personne ne relève pas de la fiction, mais de la feintise, c'est-à-dire d'une simulation d'autobiographie authentique. Il objecte qu'on ne voit pas pourquoi on ne pourrait pas dire que le récit à la troisième personne relève, lui aussi, de l'imitation, non pas de la réalité elle-même, mais plutôt, comme l'autobiographie fictive, de celle de l'énoncé de réalité : il semble qu'un récit de fiction puisse, tout en restant un récit de fiction, imiter à s'y méprendre une histoire vraie et ne comporter que des indices de factualité apparente (c'est le cas, semble-t-il, de la biographie fictive de Wolfgang Hildesheimer, *Marbot*).

La position de Käte Hamburger est bien différente de celle de Genette et également de celle de Searle, puisque pour elle le récit de fiction ne constitue en aucun sens une imitation non sérieuse d'un discours sérieux. Dans le récit de fiction proprement dit, celui qui est écrit à la troisième personne, il n'y a pas un narrateur qui fait semblant de formuler des assertions véridiques, il y a seulement un mode de fonctionnement autonome du langage, qui obéit à des règles et à des contraintes spécifiques. En dépit des difficultés incontestables auxquelles elle se heurte, on a essayé de défendre la théorie de Käte Hamburger contre les objections les plus courantes. Une question cruciale, sur laquelle on s'est attardé assez longuement, est celle de ce qu'on peut appeler la dominance des caractères qui constituent des indices de fictionnalité par rapport à ceux qui constituent des indices de factualité. C'est ce qui permet à Käte Hamburger de maintenir qu'un roman à la troisième personne peut être aussi réaliste qu'on veut, cela restera tout de même, pour des raisons formelles, une œuvre de fiction ; et, inversement, un récit à la première personne peut être aussi irréaliste qu'on veut, cela ne fera toujours pas de lui une œuvre de fiction.

Les questions qui ont été abordées ensuite sont :

1) Le problème de l'accès à la vie intérieure d'autrui et la théorie dite de l'« omniscience » du romancier. On a discuté cette question à partir d'un exposé des conceptions de Käte Hamburger et Dorrit Cohn, et en la mettant en relation avec le problème philosophique de l'asymétrie de la première et de la troisième personne (on trouve, sur ce point, quelques remarques intéressantes chez Wittgenstein). Si l'on adopte l'approche résolument logique de Käte Hamburger, il ne faut pas se demander comment nous pouvons réussir à comprendre ce que nous dit un romancier sur des choses que nul n'est censé pouvoir savoir (ce qui se passe dans l'esprit de ses personnages), mais partir, au contraire, de l'idée que nous le comprenons parfaitement et s'interroger sur la façon dont fonctionne le langage quand il est utilisé sur ce mode-là, qui est justement caractéristique du récit de fiction à la troisième personne.

2) Les présupposés de la théorie de Käte Hamburger et l'idée d'une « logique du littéraire ».

3) Le problème de l'« atemporalité » dans le récit de fiction. Est-il légitime de soutenir, comme le fait Käte Hamburger, que, dans un ouvrage historique, une phrase au passé nous communique une information sur le passé, alors que, dans un récit de fiction, elle décrit une situation « présente » ?

Le travail ainsi effectué a été complété par cinq conférences dues à des personnalités extérieures, qui ont été suivies à chaque fois par des discussions très animées et passionnantes :

Le 29 octobre 2003 : Jocelyn Benoist (CNRS/Archives Husserl), *Intentionalité et mise en scène. Dans quelle mesure la fiction nous oblige-t-elle à supposer des objets fictifs ?*

Le 12 novembre 2003 : Vincent Descombes (EHESS), *Les propositions narratives.*

Le 19 novembre 2003 : Thomas Pavel (Chicago University), *Trois usages du temps dans la fiction.*

Le 3 décembre 2003 : Bernard Böschenstein (Université de Genève), *Jean-Paul : Théorie et pratique du roman.*

Le 17 décembre : Jean-Jacques Rosat (Collège de France), *Vérité, fiction et politique. Réflexions sur* 1984.

Publications

A. Ouvrages

— *Philosophies de la perception : phénoménologie, grammaire, sciences cognitives*, sous la direction de Jacques Bouveresse et Jean-Jacques Rosat, Éditions Odile Jacob, 2003.

— *Bourdieu savant et politique*, Éditions Agone, Marseille, 2004.

— *Essais 4 : Pourquoi pas des philosophes ?*, Éditions Agone, Marseille, à paraître (automne 2004).

— *Langage, Perception et réalité*, tome 2, Physique, phénoménologie et grammaire, Éditions Jacqueline Chambon, Nîmes, à paraître (automne 2004).

— *La liberté par la connaissance : Pierre Bourdieu (1930-2002)*, sous la direction de Jacques Bouveresse et Daniel Roche, Actes du Colloque organisé par le Collège de France sur Pierre Bourdieu (juin 2003), à paraître aux Éditions Odile Jacob (automne 2004).

B. Articles et conférences

— « Karl Kraus et nous, ou la réalité peut-elle dépasser la satire ? », à paraître dans la revue *Agone* (2004).

— « Actualité de Karl Kraus, Une critique radicale des médias », Rencontres philosophiques — Regards — L'Humanité, 15 janvier 2004.

— « Croyance, foi et langage », Contribution au Colloque organisé par l'Institut Catholique de Paris sur « L'intelligence de la foi parmi les rationalités contemporaines », 4-6 mars 2004, à paraître.

— « Karl Kraus aujourd'hui », Conférence au Département d'allemand de l'Université Paris III, 26 mars 2004.

— « La connaissance de soi et la science », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 150 (2004), p. 59-64.

— « Bourdieu savant et politique », Conférence-débat, Librairie L'Autre Rive, Nancy, 1er avril 2004.

— « La “thèse de l’inexprimabilité du contenu” a-t-elle été réfutée ? », contribution au Colloque sur « Moritz Schlick, le langage et l’expérience, Autour de *Forme et contenu* (1932) », Collège de France, 23 mars 2004, à paraître.

— « Le problème de l’application du calcul des probabilités : Schlick, Feigl, Natkin *et al.* », contribution au Colloque sur « Logique, mathématiques et expérience », Collège de France, 26-28 mai 2004.

— « Bouveresse, logique et politique », Entretien avec Lucien Degoy et Jérôme-Alexandre Nielsberg, *L’Humanité*, 14 janvier 2004, p. 12-13.

— « Wittgenstein zu Regelfolgen und das Missverständnis Derridas », Conférence donnée à l’Institut für Philosophie de la *Freie Universität*, Berlin, 7 juin 2004.

— « Wittgenstein’s Answer to “What is colour ?” », in *The* Third *Wittgenstein*, The Post-*Investigations* Works, edited by Danièle Moyal-Sharrock, Ashgate Publishing Limited, Aldershot, 2004, p. 177-192.

— « On the meaning of the word “platonism” in the expression “mathematical platonism” », *Proceedings of the Aristotelian Society*, 2005, vol. CV, Part 1, p. 55-79.

— « L’art d’avoir raison », contribution au volume des Actes du Colloque international sur Schopenhauer (Université Paris I, 14-15 novembre 2003), à paraître.